

Rentrée solennelle de l'Académie catholique de France

- Collège des Bernardins - 30 septembre 2021

« Le destin français et européen du catholicisme¹ »

Conférence du P. Philippe CAPELLE-DUMONT*

Je remercie le président Portelli et le Conseil de l'Académie de m'avoir invité à traiter d'une question cruciale, mais singulièrement difficile, qui porte sur la corrélation entre la présente situation de crise du catholicisme et le moment actuel de notre civilisation française et européenne en plein doute sur elle-même. Nous aurions tort de considérer qu'une telle question concerne les seuls catholiques ; nombre d'agnostiques, d'athées et certains membres d'autres confessions religieuses tiennent l'histoire de l'implication mutuelle entre le christianisme et la culture européenne pour la matière première de notre avenir commun, au-delà même de l'Occident. Cette implication mutuelle est cependant complexe, l'Europe connaissant plusieurs christianismes : orthodoxe, protestant, anglican, catholique, une diversité qui transporte des différences constitutives et induit de fortes disparités dans le rapport à la culture et au champ politique.

Afin de frayer un chemin de réponse possible, nous partirons de ce contresens qui a entouré le mot célèbre de Paul Valéry : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles » (*Variété I*, 1919²). Bien que formée un an après la publication de la première partie de l'ouvrage non moins célèbre de Oswald Spengler :

¹ Cette réflexion prolonge notre conférence : « Catholicisme et culture européenne » donnée à Rome le 22 novembre 2011 pour le 40^e anniversaire de la *Conférence des Evêques européens* (publiée dans la *Documentation catholique*, N° janvier 2012).

² Repris dans Paul VALÉRY, *Variété I et II*, Paris, Gallimard, 1998.

Der Untergang des Abendlandes - (Le déclin de l'Occident³), cette séquence n'annonçait point la fin inéluctable de la civilisation européenne, elle intervenait au lendemain de la première Guerre Mondiale qui avait *de facto* brisé la mythologie du progrès moral nécessaire de l'humanité, et replaçait celle-ci dans sa condition native de contingence historique.

Le grand écart

Un siècle après, qu'en est-il de la civilisation européenne en regard de ses propres forces de décision juridiques, démographiques, culturelles et intercontinentales ? L'Europe actuelle répond-elle de la 'civilisation européenne' dont le concept est à nouveau problématisé ? Un siècle après, de quelles impulsions propres le catholicisme est-il porteur ? Quelle heure est-il en catholicisme, pour lui-même, pour l'Europe et pour la France - ce pays dont notre Académie s'honore de porter le nom ? Mais les horloges du diagnostic ne sont pas toutes réglées sur le même fuseau horaire des observations.

Ainsi, dans un genre fragile, les demi-savoirs règlent le destin chrétien sur le déclin occidental, quand d'autres, optimistes tenaces, s'encouragent dans cette conviction exprimée notamment par André Suarès dans les années 1930, selon laquelle, « un peuple comme la France peut n'aller jamais à l'Eglise : il est chrétien dans les moelles⁴ ».

À un certain degré de formalisation, le christianisme reste considéré, donnant crédit aux thèses de l'américain Huntington que l'on croyait oubliées, comme l'une des deux principales polarités de la guerre des civilisations - une issue que René Girard a lui-même envisagée dans ses derniers ouvrages -, quand d'autres le voient survivre au prix d'un exode vers d'autres continents. Impossible de ne pas mentionner également tous ceux qui éprouvent une inquiétude proportionnée à l'amour d'un pays et d'un continent largement coefficientés de paradigmes chrétiens de grande noblesse, quoique égratignés, que ce soit sur le plan anthropologique ou théologico-politique, et qui se demandent si, à faire de la repentance unilatérale un rituel intérieur

³ Oswald SPENGLER, *Le déclin de l'Occident I et II*, traduction française, Paris, Gallimard, 1948.

⁴ André SUARÈS, *Chronique*, 20 septembre 1939, in *Contre le totalitarisme*, Paris, Les Belles Lettres, 2017, p.160.

perpétuel, l'Europe saura préserver et exploiter encore ses trésors qui ont élevé en dignité le sens de l'humain.

Face à cette typologie inévitablement partielle mais réaliste, s'impose une condition préjudicielle, outre l'humilité du discernement, consistant à relever la diversité, que l'on peut qualifier de légitime, du monde catholique : 1/ les catholiques prioritairement attachés à la figure de « tradition » et aux ressources de sa mémoire 2/ façonnés par le souci de militance, privilégiant l'idée de « transformation du monde » ; 3/ prioritairement structurés par l'esprit de « communauté », voulant goûter au présent les bienfaits de la relation fraternelle au divin. Or, ces trois polarités sont déstabilisées et le triple rapport au temps - passé, futur et présent - qu'elles induisent, a pu çà et là dériver - jusqu'à les rendre clivantes - : la première dans la rigidité anhistorique, la seconde dans les compromissions avec les idéologies de l'Histoire, la troisième dans les rêves archaïques de la fusion divino-humaine.

Ainsi, dans ce paysage riche mais accidenté, se croisent des réalités étonnamment dissemblables. Entre la vitalité de la pratique religieuse dans certains quartiers des grandes villes et son recul dramatique dans les zones rurales ; entre l'effervescence de certaines « communautés (dites) nouvelles », le renouveau d'une certaine piété populaire et l'éloignement accentué du monde ouvrier, lui-même éclaté, le contraste est saisissant. Entre la qualité éminente des ouvrages commis par nombre d'intellectuels catholiques (histoire, exégèse, philosophie, droit, théologie, poésie) et la sous-représentation des acteurs ecclésiaux dans les grands débats de société ; entre la détérioration par vandalisme de 800 églises chaque année en France ou la vente d'une cinquantaine d'entre elles , et les oasis de générosité qui, refusant la capitulation, s'efforcent de faire valoir leur irremplaçable sacralité ; entre la vénération des Pères martyrs Jacques Hamel et Olivier Maire au-delà des communautés ecclésiales d'une part, et les scandales éthiques qu'on nomme les abus d'autre part, le catholicisme se laisse actuellement apercevoir dans le grand écart.

C'est un tel écart qu'il faut tenter de penser, si possible avec ce que l'auteur de *La peste* et de *L'homme révolté* appelait le courage de la modération. Ainsi, des pans entiers du catholicisme ne sont que très peu

pris en compte dans le champ statistique habituel, telle la vie monastique, tels les effets de la formation biblico-théologique des laïcs, ou, non des moindres, l'énergie impressionnante des engagements religieux de plus d'une centaine de jeunes hommes et d'autant de jeunes filles chaque année en France. 130 nouveaux prêtres ordonnés en France et 1200 en Europe, cette année - 1200 permanents à vie donc, chiffre avec lequel aucune institution contemporaine du même continent ne peut rivaliser. Mentionnons également ce qui demeure encore très discret voire tabou : je veux parler de la conversion significative de musulmans à la foi chrétienne.

Du providentialisme à la vigilance

Peut-on toutefois s'en tenir aux balancements consolateurs entre les difficultés et les germinations comme on dit ? Car dès lors qu'ils sont mis en perspective historique et confrontés aux données que l'Europe enregistre ici seulement cinquante ans, alors se signale un niveau de gravité que relevait le cardinal Ratzinger en 1985, empruntant le vocabulaire de la « dégradation », ce que viennent corroborer les travaux tout récents, dont la qualité scientifique est indéniable, de Denis Pelletier, de Guillaume Cuchet et, dernièrement, début 2021, de Philippe Portier et Jean-Paul Willaime⁵, évoquant une « décatholicisation » et un « effondrement spectaculaire ». Les chiffres de l'année 2020 sont : 15% des jeunes français de 18-29 ans se déclarent catholiques, 13% se déclarent musulmans ; 28% athées et 39% indifférents. Faut-il s'en étonner ? Émile Poulat, dès 1980, dans son ouvrage *Une Eglise ébranlée*, avait déjà profilé la nouvelle carte socioreligieuse. Certes, une analyse sociologique et statistique s'arrête méthodologiquement, malgré la prise en compte des effets-retard, au seuil du pronostic. Pour autant, le « ressenti » populaire qui, après les optimismes conciliaires et ses prolongements embarrassés, a basculé dans un trouble profond, ne saurait être, en l'espèce, assimilé aux seuls transports de l'âme nostalgique.

⁵ Philippe PORTIER et Jean-Paul WILLAIME, *La religion dans la France contemporaine. Entre sécularisation et recomposition*, éd. Armand Colin, 2021.

Dans ce contexte, comment pourrait ne pas retentir l'interrogation inquiète rapportée dans les évangiles : « Le Fils de l'homme, lorsqu'il reviendra sur terre, trouvera-t-il encore la foi ? (*Luc 18,8*) ? Cette parole lucide, qui révèle le caractère toujours problématique de la réponse humaine à l'invitation divine, a déjà trouvé plusieurs justifications historiques qui nous alertent. Ainsi, à l'époque et sur les terres de saint Augustin évêque, soit au début du 5^e siècle en Afrique du Nord, on compte 600 évêchés, certes de moindre stature que ce que le vocable en évoque aujourd'hui, mais 600 évêchés quand même, puis 484 à la fin du même 5^e siècle, avec Carthage comme métropole. Deux siècles et demi plus tard, soit au milieu du 8^e siècle, on n'en relève plus guère que 40. Entre temps, les deux crises arienne et donatiste ont déplié leurs effets et, surtout, la conquête arabo-musulmane s'est imposée. Tout cela s'est produit non sans violence mais sans révolte chrétienne, suivant des étapes sanctionnant les installations de la « dhimmi », conversions opportunistes ou forcées, pacifications politiques et fuites désespérées vers le Sud Sahel ou vers le sud de l'Europe. Et au milieu du 11^e siècle, en 1053, le pauvre Pape Léon IX déclare dans une de ses lettres n'en plus compter que cinq. Comme si un malheur ne venait jamais seul, un an plus tard, soit le 16 juillet 1054, débute officiellement le grand Schisme d'Orient.

Devant ces données historiques auxquelles d'autres ressemblent telles la quasi-disparition du christianisme en Asie mineure après le 15^e siècle, nous sommes portés, plus que jamais, à la vigilance en regard d'un usage providentialiste, qui ne relève pas de la fiction, de la promesse mystérieuse de Jésus : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à fin des temps » (*Matthieu, 28, 20*). L'une des expressions de ce providentialisme va jusqu'à puiser dans le motif vétérotestamentaire du « Petit reste » les ressources explicatives et rassurantes face à l'abîme menaçant, mais avec le risque d'une regrettable méprise sur une notion biblique subtile qui résiste au providentialisme sécurisant.

Or, la vigilance à l'égard des providentialismes de toutes sortes s'exprime éloquemment dans cette métaphore composée au 19^e siècle par un profond et illustre philosophe danois :

Un très grand navire (...). Tout y est aménagé avec le maximum de commodité, de confort, de luxe. C'est vers le soir. Au salon, on s'amuse (...). Sur le pont, le capitaine est debout ; près de lui, l'officier en second retire de ses yeux ses jumelles et les tend au capitaine qui répond : « Inutile, je le vois bien, ce petit point blanc à l'horizon : la nuit sera terrible ». Puis, avec le calme noble et résolu du marin expérimenté, il distribue ses ordres ; l'équipage sera cette nuit sur pied (...). Mais au salon, on s'amuse ; on entend la musique et les chants (...), on boit à la santé du capitaine etc. « La nuit sera terrible⁶ .

Cette métaphore de Kierkegaard, à même son excès, avait pour objet d'alerter sur la nature exceptionnelle de la secousse annoncée par la trajectoire d'un certain christianisme. Que nous puissions y décrypter les dispositions d'un luthéranisme sombre, comme s'y emploie le commentaire habituel, cela ne nous empêchera guère d'y relever des analogies puissantes avec notre situation. Ainsi, Jean-Marie Domenach, ancien directeur de la revue *Esprit*, mesurant l'étendue des désillusions idéologiques, politiques, philosophiques et religieuses du 20^e siècle, publiait en 1967 - année de la clôture du Concile - un livre à l'intitulé rudement évocateur : *Le retour du tragique*⁷. Mais nous pourrions citer aussi bien Maurice Clavel, André Frossard ou Serge Bonnet, traversés par les mêmes appréhensions. Nous étions alors en train d'apercevoir que l'idée hyperbolique d'un progrès irréversible qui avait encadré, après et malgré les deux Guerres mondiales, les décisions économiques et socio-politiques des Trente Glorieuses, avait aussi, à des degrés divers, traversé nombre de positions théologiques et de dispositions ecclésiales. Nous observions non moins que la relativisation des deux idées de paternité et d'autorité, sur laquelle Hannah Arendt avait porté un jugement aiguisé, avait affecté aussi les déterminants du christianisme.

Désormais, la chose se dit avec un début d'angoisse : nous vivons, malgré les promesses persistantes de la recherche scientifique et les quelques protocoles publics de régulation sociale, dans un monde en *dés-alliance* sur les plans bioéthique, familial et anthropologique, mais aussi religieux, économique et géopolitique : multiplication des nouveaux esclavages, massification migratoire avec drames et trafics humains, entrée en scène centrale d'un islam politique conquérant, le

⁶ Soeren KIEKEGAARD, *L'instant*, p.216.

⁷ Jean-Marie-DOMENACH, *Le retour du tragique*, Paris, Seuil, 1967, p.17.

retour des empires hégémoniques, totalitarisme numérique en marche, militantisme transgenre ou encore déséquilibres écologiques avec, en certains lieux, leurs appropriations immanentistes. Nous ne venons de mentionner que les menaces angulaires.

Percées idolâtriques et réductions du christianisme

Dans cette situation de dés-alliance, le christianisme se trouve confronté aux incandescences persistantes de plusieurs idolâtries.

La première rejoint ce que le Pape François a lui-même indiqué en stigmatisant l'équation : Eglise = ONG, à savoir la réduction *éthique* et conséquemment *humanitaire* du christianisme mais qui se dote d'un nouveau magistère sur les droits de l'homme, portant à l'établissement d'une religion sans Dieu avec ses codes moraux, sa doctrine sociale et diplomatique et ses officiants qui en assurent la bonne interprétation. Réduction éthique donc qui s'accommode volontiers d'un réinvestissement sacré et se rend, en dépit des apparences, étrangère à l'idée de 'morale naturelle' si chère au catholicisme.

La deuxième idolâtrie concerne la longue subversion *politique* du christianisme, entraînée par l'idée quasi-mythologique, produite après la Révolution française, selon laquelle les sociétés démocratiques réaliseraient son projet d'émancipation humaine. On se trouve ici devant une sorte de philosophie pratique de l'*échafaudage* qui déconstruit ce qui lui a permis de s'édifier, principalement le catholicisme, tout en instrumentalisant ses forces morales, à la manière de Napoléon pour lequel il fallait, comme on sait, « une religion pour le peuple » !

Sur un troisième registre idolâtrique, opère la réduction *esthétique* du christianisme à un poème du monde. Comme Chateaubriand, moins l'intention apologétique, on exalte la beauté et la sublimité architecturale, picturale, littéraire, musicale qu'a générée le christianisme, mais pour en réduire le message au genre métaphorique. Tout comme en aurait souri Maurice Clavel, on s'exclame ici : Ah le catholicisme, quelle grandeur quand même !

Nous pourrions commenter un quatrième registre idolâtrique qui provoque le brouillage entre les spiritualités chrétiennes, les spiritualités du bien-être, les exotismes extrême-orientaux et les sectes, modifiant alors fondamentalement la sémantique séculaire de la spiritualité déjà présente aussi dans la pensée grecque antique et tardive, comme 'souci de l'autre'.

Ces quatre types d'idolâtries étant enregistrés, venons-en à un plan d'appréciation qui s'est imposé depuis le siècle dernier et qui a été structuré par les lexiques équivoques de « désenchantement du monde » et de « sécularisation ». Pourquoi équivoques ? Parce que le premier - désenchantement du monde -, inspiré par le poète Hölderlin au début du 19^e siècle, exhumé par le sociologue allemand Max Weber, et repris dans une lecture théologico-politique au milieu des années 1980, a été saturé de présupposés philosophiques assez peu mis en lumière, et qui transportent trois logiques contestables : d'une part, celle d'une indifférenciation des religions ; d'autre part, celle d'une structure phénoménologique fatale de la sortie de la religion ; enfin celle d'une régionalisation du christianisme dans l'espace mondialisé des convictions à la manière dont déjà Ludwig Feuerbach, célèbre disciple, devenu athée, de Hegel pouvait écrire : « La Palestine est devenue trop petite pour moi, je dois parcourir le vaste monde et c'est la philosophie qui en a la charge » (*Lettre à son père du 22 mars 1825*).

Quant à la métaphore de la sécularisation qui accompagne l'idée de désenchantement, elle tend à introduire au final - comme vient d'y insister d'ailleurs Hans Joas après Hans Blumenberg - une continuité historique, nonobstant les césures manifestes, entre le christianisme pré-moderne et ladite Modernité, certains y voyant même au début du 20^e siècle, tel le théologien protestant allemand Friedrich Gogarten, une chance pour le christianisme débarrassé, disait-il, de ses oripeaux religieux. On peut regretter que cette lecture singulièrement fragile aussi bien sur le plan métaphysique que théologique traverse encore certaines strates ecclésiales.

J'en viens ainsi au diagnostic redevenu très sensible, qui concerne les contenus et la réception du Second concile de Vatican. Trois types principaux d'interprétations se sont à cet égard entrechoqués depuis cinquante ans : 1. Une « herméneutique de la rupture » déclinée non pas seulement par le mouvement lefèbvriste mais aussi par certains responsables catholiques alors en fonction, évoquant Vatican II selon le lexique historico-scientifique, rien de moins, de la révolution copernicienne ; 2. A l'inverse, une « herméneutique de la continuité », promue comme telle en 1985 par le cardinal Joseph Ratzinger ; 3. une « herméneutique de la réforme » finalement défendue en 2005 par le même, mais devenu Pape, Benoît XVI pour lequel le concile assume la discontinuité dans les faits contingents et la continuité dans les principes⁸. Autrement dit, Vatican II est un concile de la Tradition, étant acquis que la fidélité à celle-ci exigeait tout à la fois un geste d'enracinement et de créativité. Si l'on y regarde de près, il n'y a rien là qu'une convergence avec ce que déjà le Pape Pie X écrivait dans le *Motu Proprio* du 23 octobre 1913 *Abhinc duos annos*, à savoir que l'édifice liturgique devait être « nettoyé des enlaidissements de l'âge ».

Mais les échos donnés dans la période postconciliaire à cette demande ancienne ont fait davantage qu'en déplier l'intention, ils l'ont çà et là débordée, voire déboutée, telle cette paroisse d'une mégapole européenne dans laquelle en 1966, l'équipe de prêtres locale décida de passer, d'une semaine à l'autre, sans concertation, du rite latin au rite en langue nationale, ... constatant dès la semaine suivante la désertion de l'office dominical. Problème d'anthropologie psycho-sociale à tout le moins. Etonnant quand même lorsqu'on connaît cette recommandation de la Constitution liturgique *Sacrosanctum Concilium* de 1963, selon laquelle les fidèles étaient invités à « dire ou chanter ensemble en langue latine les parties de l'Ordinaire de la messe qui leur reviennent » (§ 54) et encore : « L'Eglise reconnaît dans le chant grégorien le chant propre de la liturgie romaine... demandant sans retenue qu'il occupât « la première place » (§ 116) ... Vatican II dans le texte, dont la messe dite de Paul VI traduira l'intention en 1969, mais hélas sans l'effet attendu.

⁸ Voir à cet égard Christoph THEOBALD, *Le courage de penser l'avenir*, Paris, Cerf, 2021.

En dépit des équilibres soignés de cette Constitution, la déritualisation systémique, globale, du catholicisme, qui a inexorablement opéré depuis un demi-siècle, interroge gravement. La déportation de la liturgie dans l'optionnel et la neutralisation de sa puissance propre d'interpellation sont assurément liées à la rupture de transmission qu'on répète à l'envi - 97% des français n'ayant plus accès à l'entrée dominicale dans le vif de la mémoire chrétienne.

Pour autant, a-t-on touché avec cette focalisation liturgique le fond de la question qui nous occupe ? Ne revenons pas sur la haute tenue théologique de certains grands textes de Vatican II, tels *Dei Verbum* ou encore *Lumen Gentium*. Mais si l'on veut être conséquent avec l'herméneutique que Hans Georg Gadamer appelait la « *Wirkungsgeschichte* », *i.e.* « L'histoire des effets », alors il est impossible de séparer entièrement, de désolidariser absolument un corpus textuel de sa réception. C'est pourquoi l'on peut émettre l'hypothèse d'un inachèvement dans l'explicitation de Vatican II qui, loin de le mettre en cause, lui apporte un surcroît de justification. On trouve à cet égard une analogie profonde dans le fait de la rédaction du code de droit canonique, voulue certes dès avant la naissance du Concile, mais qui a été mise en œuvre chronologiquement après sa clôture et qui avait pour objet, comme le disait Jean-Paul II, d'en décliner les règles. Une autre analogie se trouve dans les précisions apportées par Benoît XVI entre 1980 et 2017, visant à exonérer le magistère catholique de toute théologie *officielle* de la substitution de l'Église vis à vis d'Israël.

Ainsi un type d'inachèvement a pu laisser libre cours à ce qu'il est permis d'appeler les *unilatéralismes postconciliaires* ; car s'ils étaient adossés à des motifs théologiques fondés, ils se sont instillés comme tels dans le creux d'une vacance pédagogique dont, malgré tous les efforts commis, nous avons pris conscience postérieurement. Nous pouvons nous en tenir à deux exemples. Le premier, le plus essentiel, concerne la marge d'autorité inconsiderée qu'ont reçues, au sein du christianisme même et malgré plusieurs contrefeux y compris épiscopaux, certaines sentences venues de corpus idéologiques à tout le moins étrangers à son office : tout un pan de l'*Aufklärung*, les marxismes, plusieurs théories psychanalytiques et linguistiques, le relativisme culturel - autrement

dit : *l'unilatéralisme non critique de l'altérité*. Certes, une forme de détermination théologique est ici incontournable, qui puise ses racines dans le thème éminent développé initialement par saint Justin au 2^e siècle, des « germes du logos divin » déposés dans le monde, antérieurement et extérieurement à la révélation judéo-chrétienne. Ce thème qu'a d'ailleurs exploité le théologien von Balthasar, est au cœur de la déclaration *Nostra Aetate* sur « Les relations entre l'Église et religions non-chrétiennes », mais sans que mention soit faite, comme pourtant saint Justin s'y employait pour sa part, aux garde-fous herméneutiques tel le critère du démoniaque. Aussi, comment les chrétiens pourraient-ils décemment cantonner l'admonestation « Passe dernière moi Satan » (*Mattieu 16,23*) à leur seule Tradition et au seul premier chef de l'Église ? Pensons aux derniers mots du Père Jacques Hamel.

Second exemple. Le concile a réaffirmé « l'autonomie des réalités terrestres » (... *terrenarum rerum autonomia...*) (*Gaudium et spes*, (§ 36, 2)). Cette formule bien comprise invitait à reconnaître et à encourager les dynamismes partagés en humanité. Le motif théologique est là aussi incontournable selon la logique de la Création et selon la distinction établie par Jésus entre César et Dieu. Mais cette distinction rapportée dans les trois évangiles synoptiques, a entraîné, chose remarquable, deux dispositions théoriques et pratiques unilatérales et contradictoires. L'une assimile cette distinction de Jésus à une séparation entre le temporel et le spirituel, la superposant en France à tout le moins, à la séparation des institutions politiques et religieuses, votée en 1905, superposition qui ne pouvait qu'induire la privatisation du religieux, autrement dit sa marginalisation sociale. La seconde disposition à l'inverse, entend honorer ce qui fait défaut dans la première, à savoir l'interpellation du temporel par le spirituel, mais elle s'y emploie à un prix élevé, en puisant ses racines dans plusieurs théories politico-religieuses héritées du 19^e siècle pour lesquelles le domaine du spirituel détermine, sans médiation, commande et aménage directement, le domaine du temporel au point de lui dénier tout champ propre d'inspiration. Ainsi, en effet, l'uni-latéralisme de l'altérité peut susciter à l'inverse, par rebond, une logique fondamentaliste.

De la proposition à l'invitation

Au cours des cinq dernières décennies, le catholicisme a plié mais n'a pas rompu. L'événement Notre-Dame de Paris du 15 avril 2019 pourrait être à cet égard l'une des métaphores les plus expressives. Mais « déjà il se fait tard et le jour baisse » (*Luc 24-29*). Placée au cœur de la tourmente, on demande ainsi à la plus grande Tradition religieuse de ce pays et de ce continent comment la foi séculaire qui l'habite, pourra traverser le champ de tous les possibles, donc de l' « impossible » - cf. *Matthieu 19,26* - et venir combler le déficit spirituel qui les ronge.

On ne n'a pas demandé de formuler des propositions, ce qui me convient parfaitement, le lexique de la 'proposition' n'étant pas, en ces lieux, le plus adapté : aucun des évangiles, à notre connaissance, ne présente un Jésus formant des propositions ! Plutôt, celui-ci parlait la langue de l'*invitation* : « Venez et vous verrez » (*Jean 1,39*). Voir également l'invitation au festin des noces adressée au tout-venant (*Matthieu 22, 1-14*). Que les catholiques soient ainsi, structurellement, passionnément, imperturbablement 'invitants' à l'instar de leur Maître divin, et non pas seulement des 'proposants', cela constitue assurément la priorité alternative la plus décisive dont l'expression conséquente est la vie sacramentelle, en premier lieu l'Eucharistie, laquelle, selon la double formule du Père de Lubac, « fait l'Eglise », autant que « l'Eglise fait l'Eucharistie⁹ » ... en invitant : "Heureux les invités au repas du Seigneur". Peut-être est-ce à cette aune de l''invitation' divine que le *sacerdoce ministériel* trouvera à nouveau, comme nous le donne à espérer le symposium organisé à Rome au milieu de l'hiver prochain, les voies de sa promesse originaire.

C'est que, pris comme nous le sommes de façon inédite, dans la spirale des fragmentations ethniques et religieuses - l'autre nom de l'abolition de la culture - incompatible avec le type d'universalité concrète porté par le catholicisme, nous disposons d'une Révélation unique qui dessine une ligne d'espérance contre toute désespérance : la Révélation du *don de l'alliance*. Révélée au peuple juif et accomplie dans le Christ, c'est l'alliance qui faisait dire aux premiers apôtres cette chose

⁹ Voir Henri de LUBAC *Méditation sur l'Eglise*, Paris, Desclée de Brouwer, 1953, p.113

étonnante et qui fonde une saine théologie de la grâce : « L'Esprit-Saint et nous-mêmes, nous avons décidé » (*Actes* 15, 28) ; c'est cette même alliance christique qui a permis, non moins, une nouvelle histoire des rapports interhumains, notamment 'masculin-féminin', une histoire hélas ignorée ou stoppée dans certaines régions du monde ou certaines strates sociales.

Cette structure fondamentale de l'alliance a trouvé une expression stupéfiante dans la bouche même de Jésus, par l'immense responsabilité qu'elle nous confère : « Celui qui croit en moi fera les mêmes œuvres que moi ; il en fera même de plus grandes » ! (*Jean* 14, 12). Donc la foi d'abord, la foi christique comme principe de fécondation historique.

Au milieu des années 1970, Raymond Aron interpellait le président Giscard d'Estaing pour lui rappeler que « l'Histoire est tragique ». Et plus récemment, nous avons entendu l'historien Max Gallo répéter que la grande Histoire est l'histoire de la « surprise ». De tout cela, la crise pandémique que nous connaissons fournit une nouvelle attestation, avant d'autres, prochaines ou lointaines. C'est pourquoi la prédication chrétienne est sans doute appelée - nous le dirons sous mode humblement suggestif - à se nouer non pas seulement dans une théologie de la Création, ce qu'elle fut surtout récemment mais, en tension avec elle et prioritairement, dans ce qu'elle fut en son premier matin chrétien, à savoir une théologie du salut universel, une théologie qui espère la beauté du monde mais dans la rupture instauratrice de la Croix. Autrement dit, nous aimons la *Révélation* judéo-chrétienne lorsque, au sein de toute civilisation et ne s'y confondant jamais, elle se traduit dans le travail de *Rédemption*, une œuvre longue et rude mais qui donne et donnera au monde de rayonner, chemin faisant, dans les éclats de la *Transfiguration*.

ooo

**P. Philippe CAPELLE-DUMONT. Professeur des universités, doyen honoraire de la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris, chercheur associé à l'université de Paris-Sorbonne, président d'honneur de l'Académie catholique de France, auteur d'une cinquantaine d'ouvrages dont certains sont traduits en plusieurs langues. Il a reçu le Prix du Cardinal Grete de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.*